

**Quelques aspects du transfert
dans la cure d'un patient
« dit » pervers**

Dominique Lallier-Moreau

Pour des raisons d'éthique évidentes, il ne m'est pas possible de rendre publique dans son intégralité mon intervention, destinée à un public d'analystes.

Je vais donc en résumer le propos.

J'ai tenté de faire apparaître, à travers le récit d'une cure avec un patient pédophile, les traits pertinents du transfert, le sien et le mien, et les questions passionnantes que cette cure a suscitées sur la théorie psychanalytique des ou de la perversion.

Au risque de me répéter, je rappelle que, pour moi, la psychanalyse c'est ce qu'il se passe entre un sujet qui tente d'accéder à lui-même et un autre qui se propose de l'entendre. La théorie n'étant alors rien d'autre que l'élaboration de ce travail, questionnée, actualisée dans chaque cure.

En affirmant, lors de notre premier rendez-vous : « Je suis pédophile, je ne suis pas pervers », cet homme s'est, me semble-t-il, tout de suite situé dans le champ de l'analyse de ce qu'il était, et non de ce qu'il n'était pas ou aurait dû être. En effet, toute approche de la notion de perversion s'effectuant par rapport à une norme dont elle représente une déviance, norme qui, d'ailleurs, peut varier en fonction du lieu et du temps, c'est-à-dire de la culture, parler de perversion dans le champ de l'analyse a-t-il un sens ? Autrement dit, l'analyse est-elle normative, a-t-elle à voir avec le politique ?

Cette cure se déroula en quatre tranches d'environ un an, entrecoupées d'autant.

Assis face à moi, ou par terre, dans le coin des enfants, marchant de long en large, ou sur le divan recroquevillé en fœtus contre le mur, voire endormi sur le ventre, cet homme de cinquante ans tenta de se dire, parfois de s'écrire ou se dessiner, se représentant toujours comme une question au milieu des autres, dans un langage haché, cru, violent, hésitant, dont il balayait d'un geste rageur les lapsus ou les ratés. Un jour il me parla dans un langage qu'il s'était inventé enfant avec son frère jumeau.

Lorsqu'il vint me voir pour la première fois, il formula ainsi sa demande : « Je viens vous voir parce que ma vie est un bordel. Je souffre d'une névrose sociale. Je suis malade des autres », mettant en avant ses rapports conflictuels, douloureux avec les autres, tous les autres, proches ou non. Violent avec les hommes, ambigu avec les femmes, il ne se sentait bien qu'au milieu des enfants qu'il collectionnait « comme des *pin's* ! », et dont il tombait sans cesse amoureux.

Malgré une image très dévalorisée de lui-même, il avait remarquablement réussi professionnellement, bien qu'il eût à deux reprises frôlé la catastrophe. Il aimait le pouvoir que son métier lui conférait, opposant le sentiment de toute-puissance qu'il y trouvait à son impuissance sexuelle. D'une revendication agressive de sa pédophilie et d'une position de « victime de la morale bourgeoise interdisant la sexualité avec les enfants », son discours évolua progressivement vers une interrogation à travers son histoire de ce qu'il y cherchait et ne trouvait pas : la mère. Il voulait à la fois « être porté par une maman » et « porter des enfants comme le roi des Aulnes ».

Ayant perdu la sienne précocement (à l'âge de trois ans), il avait tenté dans une relation fusionnelle avec son jumeau de colmater la brèche ainsi ouverte dans sa vie : « A la mort de notre mère, on s'est partagé le monde. »

Mais, peu à peu, eut lieu une rupture avec le frère, et à l'adolescence commença pour lui « la quête éperdue des enfants ».

Dès lors il considéra sa pédophilie comme un symptôme qu'il put interroger et non plus comme un simple choix sexuel, ou un impossible rapport aux femmes. « Ce n'est pas d'enfants dont j'ai besoin : il me manque l'essentiel. »

Ce fut sans doute pour lui la part la plus douloureuse de ce travail, que de revenir sur son enfance, ses liens très complexes à son jumeau, son père, ses autres frères et sœur. Liens qu'il ne cessait de rompre pour les renouer dans un « *fort-da* » aussi dramatique que compulsif, comme il ne cessait de « quitter » l'analyste, pour lui demander quelques mois plus tard de « le reprendre ». Comment tout cela s'actualisa-t-il dans la cure ? D'abord dans une très grande ambivalence vis-à-vis de l'analyse et de l'analyste.

Il n'avait de cesse de brandir le fameux « le pervers est inanalysable » pour éviter une confrontation avec une vérité épouvantable. Ajoutant toutefois : « Si l'enfant est analysable, alors vous avez vos chances avec l'enfant que je suis. »

Sans relâche il malmenait la règle analytique, questionnant la loi qui la régit, pour finalement reconnaître : « Ce que je dis ici est inaliénable. Je viens parce que je ne suis ni chasseur, ni chassé. Je veux m'approcher de l'essentiel. »

Faire une analyse avec une femme était pour lui une nécessité, une épreuve incontournable.

Il ne lui demandait pas de lui dire qui il était mais s'il était. Et cette incertitude d'être, ce manque à exister sera dit, crié, de manière paroxystique face à l'analyste à qui il demandera un jour : « Je veux que vous me renvoyiez une image que je puisse regarder. » À la recherche de repères pouvant le contenir à défaut de le définir, il testait les limites de son écoute et de sa fonction : « Si je viole un enfant est-ce que vous me dénoncerez ? Si vous ne le faites pas, c'est vous qui serez hors la loi. » Il interrogeait, interpellait cette image de femme et de mère qu'il fuyait pourtant compulsivement. « Êtes-vous juge, flic, curé, une mère qui va punir son enfant ? Vous n'êtes rien de tout cela. Alors qui êtes-vous ? À qui est-ce que je parle ? »

« Vous auriez pu être un enfant de douze ans, un vieil homme, une vieille femme, il a fallu que ce soit vous. Est-ce que l'analyste est spectateur sur la rive, ou est-ce qu'on est dans le même bateau ? »

Ses interruptions d'analyse furent autant d'occasions de rompre un lien pour le renouer, éprouver que l'analyste était toujours là pour lui.

Lors de son départ définitif, il quitta son travail, sa famille, vendit sa maison. Il expliqua : « Je pars parce que personne ne m'aime. Est-ce que je me suis ? Ce n'est pas moi qui pars. Je vais vous regretter, regretter ma relation avec vous. J'ai peur de poser les

questions essentielles. Libérez-moi ! Est-ce que vous vous souviendrez de moi dans vingt ans ? »

Quelques jours avant de partir à l'étranger il m'adressa ce petit mot : « Je suis désemparé et dépressif. Je voudrais aller vers vous et je ne vais pas vers vous. Je ne sais plus rien. Je pars jeudi soir. Je vous remercie. »

Ce qui m'a le plus frappée dans cette cure, c'est la dramatisation progressive du discours de cet homme, le passage d'une apparente « inconscience », à l'émergence d'une vérité insoutenable, dont il n'aurait pas pu ou voulu s'approcher pour la reconnaître comme sienne.

Ce travail analytique a-t-il mis de l'ordre dans le bordel de sa vie ? J'espère bien que non, tant il me semble que l'analyse ne peut être au service d'aucun ordre, quel qu'il soit.

Mais je suis persuadée qu'il lui a permis de poser des questions cruciales sur lui, sur sa vie, qu'il n'aurait pu formuler ailleurs, du moins dans leur radicalité.

Cessera-t-il de les poser ?

Y répondra-t-il un jour ?

Comment savoir ?

Il m'est apparu en rédigeant ce texte qu'il est extrêmement difficile de parler de quelqu'un sans le trahir. Et je me suis demandé s'il se reconnaîtrait dans cette image que j'essaie de rendre de lui, de son cheminement.

Tout de même, ce qui me semble évident, c'est que son symptôme, sa pédophilie, était moins une question de sexe que de vie et de mort mêlées, quête désespérée d'un autre toujours perdu, sans cesse rejeté, à l'instar de ce marché de dupes passé avec son frère, qui a pu faire croire à deux petits enfants qu'ensemble ils avaient tout quand il leur manquait l'essentiel, tentative éperdue de recréer une unité hallucinoïde capable de le protéger de cette fin du monde qu'a sans doute été pour lui la disparition de sa mère.

Avant de conclure sur les questions qu'a soulevées pour moi ce travail, je voudrais dire quelques mots de mon contre-transfert. Même entrecoupée de pauses, ce ne fut pas une longue cure tranquille !

Si l'analyste y a été malmenée, c'est toujours dans son identité de femme et de mère.

Si certains propos étaient désarmants d'ingénuité, chez un homme de cet âge, trahissant l'enfant qu'il n'avait jamais cessé d'être, d'autres, par contre, étaient parfois à la limite du supportable. Je me souviens d'un soir ou rentrant chez moi après une séance particulièrement éprouvante, j'ai pensé : « Quel métier de con ! » (Je parlais du mien, bien sûr.)

Le plus souvent, heureusement, je me demandais ce qui me permettait d'entendre là, dans mon fauteuil, ce qui ailleurs m'aurait fait bondir, hurler, voire plus ?

J'aimerais donc à présent récapituler les questions qui me sont venues à propos de ce travail et qui peuvent intéresser notre réflexion.

Avant de recevoir ce patient je ne m'étais jamais intéressée de près à la perversion. J'avais lu quelques textes, rapidement, dont j'avais gardé un vague souvenir. Je les ai repris après son départ et je me suis demandé comment les caractéristiques communément admises du fonctionnement pervers – déni de la réalité et de la castration, clivage du moi, structure inanalysable – pouvaient rendre compte d'une problématique aussi complexe.

La nosologie psychopathologique a-t-elle un intérêt pour nous, psychanalystes ? N'est-elle pas une tentation scientifique, une dérive psychologisante risquant d'éloigner la psychanalyse de sa vocation première, qui est pour moi la possibilité de faire émerger la singularité d'un sujet, c'est-à-dire ce qui lui est inaliénable ? Je ne crois pas, comme l'affirmait Elisabeth Roudinesco à la télévision il y a quelque temps, que les individus inventent des symptômes pour résister à l'analyse, comme les bactéries se modifient pour résister aux antibiotiques.

Par contre, je crois que le monde change et que l'homme trahit dans son malaise sa difficulté d'y vivre et d'y être.

Aussi n'y aurait-il pas lieu pour nous, analystes des quatrième et cinquième générations, de revoir les concepts, d'en élaborer de nouveaux, dans une langue vivante qui sache dire les hommes et les femmes d'aujourd'hui ?

Si d'aucuns peuvent s'en effaroucher, c'est une perspective qui moi, me réjouit.

En effet, qu'y aurait-il de pire, surtout dans le domaine de l'analyse, que de penser que tout a déjà été dit ?

À notre époque de triomphalisme scientifique, où certains aimeraient imposer le primat de l'homo-généticus dont les choix dépendent de la formule de son ADN, et conséquemment imposer l'inexistence de l'inconscient et la mort de la psychanalyse, l'histoire de cet homme apporte un tragique démenti. En effet, si ces deux petits enfants ont tenté, dans une symbiose impossible, de reconstruire un monde qui venait de voler en éclats, ils n'en ont pas moins dans leur vie adulte choisi des voies totalement différentes. L'un cultivant la terre de ses parents, avec sa femme et ses enfants, l'autre errant à travers le monde à la recherche d'un enfant-mère perdu, prouvant ainsi que tout sujet est la réponse singulière à son histoire. Ce que je crois c'est que l'homme est un mystère à soi-même, une énigme sur laquelle il se penche quand il en a le désir, s'ouvrant à des abîmes d'incompréhension et d'étonnement. C'est à ce travail que nous participons en assurant notre rôle d'analystes et ce n'est pas rien. Cent ans après sa naissance, ne laissons pas la psychanalyse devenir obsolète ni se laisser enterrer par des scientifiques bornés. Enfin, et pour conclure, je voudrais revenir sur le titre de ces journées.

Au regard de l'histoire de cet homme, et si tant est qu'une formule puisse résumer le fonctionnement d'un sujet, à l'intitulé de ces journées « La perversion : l'horreur du symptôme », je serais tentée de substituer : « La perversion : symptôme de l'horreur ».